

TNS
50 ans!



Saison 18-19
Dossier de presse

© Jean-Louis Fernandez

Contacts

TNS | Suzy Boulmedais

03 88 24 88 69 | 07 89 62 59 98 | presse@tns.fr

Paris | Anita Le Van

01 42 81 25 39 | 06 20 55 35 24 | info@alv-communication.com

[#TerrainsVagues](#) | Photos en HD bit.ly/TerrainsVaguesTNS

Les Terrains vagues

Création au TNS

Coproduction

Texte et mise en scène

Pauline Haudepin

Avec

Genséric Coléno-Demeulenaere

Marianne Deshayes

Paul Gaillard

Dea Liane

Et la voix de

Jean-François Pauvros

Dates

Du mercredi 14 au samedi 24 novembre 2018

Horaires

Tous les jours à 20h sauf

Samedi 24 nov à 16h

Relâche

Dimanche 18 nov

Séance spéciale | Audio-description

Mardi 20 nov

Salle

Hubert Gignoux

Tournée 18-19

Paris | Du 29 nov au 11 déc 2018

Théâtre de la Cité internationale

TNS Théâtre National de Strasbourg

1 avenue de la Marseillaise 67000 Strasbourg | 03 88 24 88 00 | Tarifs de 6 € à 28 € | Accueil-Billetterie 03 88 24 88 24 | www.tns.fr



@TNS_TheatrStras



TNS.Theatre.National.Strasbourg



TNSStrasbourg



TNS

Sur une île, au sommet d'une tour délabrée, vit une jeune fille élevée par Sandman, l'inventeur de drogues hallucinogènes d'un type nouveau. Arrivent sur l'île une femme surgie du passé et un jeune pyromane en fuite. Avec cette transposition très libre du conte *Raiponce* des Frères Grimm, Pauline Haudepin crée un spectacle où l'onirisme de la fable se déploie dans un paysage de science-fiction. Comment les personnages, entrant en collision, vont-ils réagir à l'effondrement de leurs fantasmes et faire face au « monde réel » qui les rattrape ?

Après *Bobby unborn*, *Les Terrains vagues* est la deuxième pièce de Pauline Haudepin. Elle l'a écrite alors qu'elle était élève à l'École du TNS (section Jeu) dans le cadre d'une carte blanche présentée en octobre 2016. Comme actrice, on a pu la voir récemment dans *1993* d'Aurélien Bellanger, mis en scène par Julien Gosselin.

Générique

Création au TNS

Coproduction

Texte et mise en scène

Pauline Haudepin

Avec

Genséric Coléno-Demeulenaere Laszlo

Marianne Deshayes Raiponce

Paul Gaillard Sandman

Dea Liane Colchique

Et la voix de

Jean-François Pauvros Le fantôme de l'architecte

Scénographie et costumes

Salma Bordes

Solène Fourt

Musique

Salma Bordes

Camille Sanchez

En collaboration avec

Madeleine Le Bouteiller au violoncelle

Et la participation de

Marion Jumelais

Clara Dufourmantelle

Lumière

Quentin Maudet

Son

Camille Sanchez

Chargée de diffusion

Claire Dupont (Prémises)

Dates

Du mercredi 14 au samedi 24 novembre 2018

Horaires

Tous les jours à 20h

Sauf samedi 24 novembre à 16h

Relâche

Dimanche 18 novembre

Séance spéciale | Audio-description

Mardi 20 novembre

Salle

Hubert Gignoux

Production déléguée Prémises

Coproduction Théâtre National de Strasbourg

Spectacle créé le 5 octobre 2016 au TNS dans le cadre des Événements de l'École de L'autre saison

Spectacle créé avec des acteur·rice·s, régisseur·se·s·créateur·rice·s et des scénographes·costumier·ière·s formé·e·s à l'École du TNS

Le décor et les costumes sont réalisés par les ateliers du TNS

Les Terrains vagues a été repéré lors du Dispositif Cluster initié par Prémises, office de production artistique et solidaire pour la jeune création

Avec le soutien du Jeune Théâtre National

Le texte a reçu les encouragements d'Artcena

Entretien avec Pauline Haudepin

Propos recueillis par Fanny Mentré

Fanny Mentré : Tu as écrit *Les Terrains vagues* en t'inspirant de *Raiponce*, des frères Grimm. Qu'est-ce qui t'a particulièrement intéressée dans ce conte ?

Pauline Haudepin : Ce qui m'a d'abord fascinée, c'est le début du conte : un couple a pour voisine une sorcière qui fait pousser des « raiponces », des salades magnifiques. La femme est enceinte et obsédée par l'idée d'en manger une. Alors que le mari vole une raiponce, il est surpris par la sorcière : elle lui laisse la vie sauve et lui offre cette salade en échange de l'enfant à naître. Par la suite, la sorcière emporte l'enfant – une fille qu'elle nomme Raiponce – et qui grandit sans rien connaître du monde extérieur. Devenue jeune fille, enfermée dans une tour, elle déploie sa longue chevelure par la fenêtre et la sorcière lui rend visite en grimpant dessus. Un jour, un prince monte par cette même voie et tombe amoureux de la jeune fille...

Ce qui me troublait, c'était cette folie de l'échange d'une enfant contre une salade : qu'est-ce qui obsédait tant la mère ? Et qui était cette sorcière qui voulait garder cette enfant hors du monde ? Qu'allait devenir cette jeune fille ? Les motifs du conte originel sont tous présents dans *Les Terrains vagues* : la sorcière est devenue Sandman, un « marchand de sable » misanthrope et inquiétant, qui fabrique à partir de la raiponce des drogues hallucinogènes. La femme enceinte est une ancienne toxicomane nommée Colchique, qui a échangé son enfant contre un aller simple pour ce « paradis artificiel ». La célèbre chevelure du conte disparaît ici, mais elle est remplacée par un « sens » de la jeune fille enfermée : elle a développé un étrange pouvoir de télépathie ; c'est comme ça qu'elle entre en communication avec Lazslo, un jeune homme pyromane qui vient d'arriver sur l'île... Tous les personnages sont là – à l'exception du mari, car Colchique ne sait pas qui est le père de l'enfant.

Quand as-tu écrit ce texte ?

Je l'ai écrit spécialement pour la carte blanche du TNS [présentée en octobre 2016. Pauline Haudepin était alors élève actrice de l'École – Groupe 43]. Mais l'histoire elle-même – l'idée de la transposition du conte – était déjà très présente en moi avant même mon entrée à l'École. Je ne savais pas quelle forme elle allait prendre : récit, nouvelle, pièce ou roman ?

Quand j'ai rencontré les gens de ma promotion, j'ai eu envie de l'écrire sous forme de pièce, pour des actrices et acteurs précis. Il y avait soudain une rencontre évidente entre eux et ce que j'imaginai des personnages. C'est ce qui a été le déclencheur.

« Si l'on devait décrire la pièce géométriquement, ce serait une boule à facettes et non une ligne droite. »

C'est seulement quand on m'a donné le feu vert pour faire cette carte blanche que j'ai commencé à écrire. Les acteurs étaient déjà au courant : j'avais discuté avec eux en amont des personnages, de l'univers de la pièce. Mais au tout départ, quand ils se sont engagés avec moi sur le projet, ils n'avaient pas la moindre idée de la manière dont j'écrivais ; c'était un acte de confiance. Je voulais leur « offrir » des personnages et travailler à partir d'eux : qu'est-ce qu'ils seraient heureux de jouer ?

Tu étais toi-même alors à l'École du TNS comme actrice. Quand t'es venu le désir d'écrire et mettre en scène ?

Mon désir de théâtre a d'abord été à cet endroit. Le désir de jouer est venu après, il en est la conséquence. En entrant au TNS, j'étais confiante quant à la « porosité » entre les sections. Je me disais que le fait d'être dans une promotion avec des régisseur·se·s créateur·rice·s, des scénographes - costumier·ière·s, me permettrait sans doute de trouver un espace / temps pour donner corps à ces envies.

En écrivant, tu pensais aux acteurs et actrices. Avais-tu aussi des idées de mise en scène en tête, notamment d'espace ? Ou as-tu séparé totalement le processus d'écriture de celui de conception du spectacle ?

L'espace est très important dans la pièce : d'une part, il y a la décharge, le lieu abandonné. Là, errent des personnages qui sont sous hallucinogènes – les drogues que Sandman fabrique à partir de la raiponce. Ces gens sont un peu les fantômes d'eux-mêmes, des « déserteurs du réel » : ils s'en échappent pour vivre dans la vision d'une ville idéale, dans l'onirisme – mais concrètement, cette fiction se bâtit sur le dépotoir du réel. Et d'autre part, à l'intérieur de cette décharge, il y a une tour – qui renvoie à celles des contes, des princesses enfermées, c'est-à-dire un lieu de fantasme avec une charge symbolique forte. Mais dans la pièce, il s'agit de la seule construction de l'île, et elle est à la fois inachevée et en état de délabrement. C'est le lieu où se retranchent les « survivants ». Il fallait faire exister ces deux lieux sur le plateau. Salma et Solène, qui ont travaillé ensemble sur la scénographie, sont intervenues très tôt dans le processus de création [*Salma Bordes et Solène Fourt étaient également élèves du Groupe 43, en section Scénographie-Costumes*]. L'écriture de la pièce et celle de l'espace ont été concomitantes, chacune se nourrissant de l'autre, étant « contaminée » par l'autre, dans un dialogue constant.

Cette collaboration étroite avec l'équipe était importante pour toi ?

Capitale. J'avais envie de partager cette idée de « carte blanche » qui m'était offerte, qu'elle soit un espace de propositions pour tous – acteurs, scénographes, éclairagistes – et qu'on y retrouve l'univers de chacun. *Les Terrains vagues* est une totale fiction. Pour que les spectateurs puissent s'y embarquer, il est essentiel que chacun de ceux qui la construisent soient eux-mêmes pleinement embarqués – c'est mon premier rôle en tant que metteuse en scène. Et je dois dire que c'était très beau de voir l'équipe entrer dans une évidence au fur et à mesure. À ce moment-là, je suis vraiment sortie de la solitude de l'écriture et la pièce est devenue un objet qui appartenait à tout le monde.

Une fois le texte écrit, comment se sont déroulées les répétitions ?

Nous avons fait beaucoup d'improvisations « muettes ». Salma et Solène choisissaient des éléments de costumes et de décor et proposaient des « mises en place » à partir d'intuitions évoquées ensemble en amont. Les acteurs les découvraient en y entrant. Moi, je regardais comment ils se les appropriaient. Nous avons aussi beaucoup exploré les relations entre les personnages en dehors du texte. Je voulais que l'on construise la partition « émotionnelle et physique » hors des mots de la pièce. C'était très important pour moi qu'il y ait comme une « double pièce » : le texte et la partition physique.

Il ne s'agit pas de « chorégraphie » mais de chercher en quoi toutes les émotions, toutes les rencontres, s'inscrivent physiquement dans les êtres. C'est ce que j'appelle « la poésie du corps ». Et ça a permis je crois d'amener à la fois de la profondeur et un côté « brut » aux personnages. Par exemple, le rapport qu'a Sandman aux plantes, au sauvage, m'importe beaucoup. Tous les personnages sont eux-mêmes comme des « mauvaises herbes ». Ils ont poussé sans qu'on les désire. Ils sont inadaptés mais ont une forme d'authenticité. C'est cette « sauvagerie » en eux qui m'a permis de déjouer les archétypes du conte, de leur donner de la chair : ils débordent du cadre manichéen.

Dans le travail avec l'équipe, avez-vous parlé des thématiques ? Saurais-tu les nommer ?

Ce qui m'intéresse, c'est la dualité entre curiosité et peur. C'étaient les deux principaux moteurs de jeu. Nous avons aussi beaucoup parlé du rapport à l'enfance, qu'il fallait faire exister chez chaque personnage. C'est un rapport souvent blessé, compliqué : soit ils n'arrivent pas à retrouver cette enfance, soit ils n'arrivent pas à s'en extraire. C'est en partie ce qui m'a attirée dans l'univers du conte : comment sort-on de l'enfance tout en la gardant en soi ? Qu'en fait-on ? Comment transformer l'imaginaire de l'enfance en force positive et créatrice au lieu d'une fuite ou un retranchement ?

« J’aime l’idée d’aborder le monde par son envers, c’est-à-dire créer une correspondance d’images qui, superposées, vont finir par dessiner des enjeux, faire écho à des questions. »

Je leur parlais aussi de ma fascination pour les espaces indéterminés. C’est présent dans le texte : le désir d’un espace vierge, d’un lieu où tout serait possible, où l’on ne serait pas pollué par ce qui nous constitue dès la naissance, le monde environnant.

Comment résister aux échecs des utopies ? Comment avoir des idées neuves ? J’ai partagé avec l’équipe des matières qui m’avaient inspirée pendant l’écriture, *Les Fantômes* de César Aira, *Les Villes invisibles* d’Italo Calvino... On a lu aussi des poèmes de Roberto Juarroz [poète argentin, 1925 - 1995], qui décline beaucoup le thème de la maison. Nous avons beaucoup partagé de textes, dont certains plus théoriques, plus psychanalytiques, par exemple sur ce que représente la tour dans les contes – un lieu négatif ou positif, de métamorphose. Et je leur parlais beaucoup des motifs, des images. C’est ce qui m’a guidée dans l’écriture, davantage que les thématiques qui me sont apparues par la suite.

Les symboles – comme la mauvaise herbe – m’ont passionnée, avant le sens qu’ils recouvrent. C’est aussi ce qui m’attire dans le conte : le jeu avec les symboles et l’inconscient. Je suis sensible au surréalisme, j’avais écrit, avant d’entrer au TNS, un mémoire sur Unica Zürn et Leonora Carrington, deux artistes peintres et auteures surréalistes.

J’aime l’idée d’aborder le monde par son envers, c’est-à-dire créer une correspondance d’images qui, superposées, vont finir par dessiner des enjeux, faire écho à des questions.

On a une fiction et des personnages auxquels s’accrocher mais c’était important pour moi qu’il y ait un caractère hallucinatoire dans la pièce : la chronologie est complètement déconstruite. Chaque personnage nous entraîne dans un monde qui pourrait être le seul possible. On peut penser que chaque monde a son autonomie et on découvre progressivement qu’ils sont tous pris dans le même espace et régis par les mêmes règles et liés entre eux. Je voulais que la fable s’offre par facettes et non de manière linéaire. Si l’on devait décrire la pièce géométriquement, ce serait une boule à facettes et non une ligne droite.

Cela nous amène justement à aborder l'esthétique du spectacle, qui est très « marquée », avec des contrastes forts entre les différents lieux, un espace presque découpé en « cases ».

Absolument, c'était l'idée. Je voulais qu'il y ait des références à notre monde et en même temps que l'esthétique soit justement très marquée, comme si l'on regardait le monde avec un philtre. Nous avons travaillé en lumière avec Quentin [*Maudet, qui faisait partie du Groupe 43, section Régie - Création*], avec une palette de couleurs réduite. Nous avons parlé notamment des bandes dessinées de François Schuiten, d'Enki Bilal, de *Sin City* de Frank Miller... Comment, par moments, faire disparaître l'espace de la décharge et faire exister des bulles, comme des micro-mondes ? Et comment, à l'intérieur, les personnages déjouent-ils l'espace ? De même qu'il y a une transposition de la langue, il y a une de l'espace.

Peut-on dire qu'il s'agit d'un univers de « science-fiction » ?

Oui, c'est une adaptation de conte qui tient plus de la fable futuriste que du passé. C'était important pour moi que ce soit un conte contemporain mais sans le « démystifier », c'est-à-dire sans lui enlever son décalage, son caractère d'étrangeté. Je n'avais pas envie par exemple de le situer dans une tour de H.L.M. d'une ville d'aujourd'hui. Je voulais garder un caractère « intemporel ». Pour moi, le conte est le revers onirique du réel. Il est contemporain car il tisse ensemble des cauchemars liés à des thématiques contemporaines. C'est un envers, une antichambre d'aujourd'hui, des questions qui m'ont tarabotée pendant l'écriture : l'impossibilité d'écrire un conte le mélange de puissance et d'impuissance de l'imagination – ou de l'imaginaire. Les thématiques sont sombres : l'enfermement, la dépendance ; les rapports hommes-femmes sont très durs... C'est une sorte de miroir du monde où l'on retrouve les mêmes rapports de force, les mêmes rapports d'échange marchand. Mais ce sont des enjeux et des questions transposés, comme « masqués » par la fiction qui s'affirme.



© Jean-Louis Fernandez

Tu reviens au TNS avec ce spectacle et tu passes d'une salle de l'École à la salle Gignoux. Comment envisages-tu cela ?

Comme un grand bonheur en ce qui concerne l'idée de revenir au TNS ! Et ce sera évidemment un défi d'adapter le spectacle en salle Gignoux et au Théâtre de la Cité Internationale, où nous jouerons dans la foulée. J'aime l'idée que la fiction – le spectacle – puisse pousser n'importe où comme une mauvaise herbe. Les lieux sont différents mais l'espace immatériel – les comédiens – reste. Je ne veux pas rétrécir l'espace du plateau, chercher à retrouver le cadre initial. J'aime que la décharge puisse s'étendre, que l'idée « d'îlots » soit accentuée. Ça m'intéresse aussi de voir les perches, voir les projecteurs ; ça nourrit la fragilité de la fiction. Si on rallume les lumières de service, ce ne sont que quelques praticables avec des éprouvettes ! Tout tient au public, à la capacité qu'il a de voir et imaginer.

Pauline Haudepin

Extrait de l'entretien réalisé par Fanny Mentré, le 22 février 2018 à Paris
La version intégrale est disponible dans le programme de salle



© Jean-Louis Fernandez



© Jean-Louis Fernandez

Je ne comprends pas. C'est un cadeau que je t'ai fait...
Tu es plus libre que moi, plus libre que n'importe qui.
Ton corps est un terrain vague. Ton esprit est un terrain
vague. Ton regard est un terrain vague.

Tu es en dehors. En dehors de la géographie de la
généalogie de la géométrie. Tu es au-dessus de toute
hiérarchie. Et pourtant tu existes, tu existes tellement
fort.

Extrait des *Terrains vagues* de Pauline Haudepin, dialogue entre Sandman et Raiponce

Pauline Haudepin

Parcours

Pauline Haudepin est née en 1991 à Paris. Après une licence de traduction littéraire, elle suit un master de littérature et histoire de l'art à l'Université Paris VII et rédige un mémoire sur l'œuvre littéraire et picturale des artistes surréalistes Unica Zurn et Leonora Carrington. C'est imprégnée de cet univers qu'elle s'essaie à la mise en scène autour du *Conte du petit Taureau Blanc*, pièce courte d'Andreï Amalrik dans la veine du théâtre de l'absurde. Au même moment, elle entame une formation théâtrale au conservatoire du 6^e arrondissement de Paris où elle suit les cours de Bernadette Le Saché et les ateliers d'écriture dramatique de Jean-Louis Bauer. Avec le soutien de ce dernier, elle écrit sa première pièce, *Bobby Unborn*, et la met en scène. À partir de 2014, elle intègre l'École du TNS en section Jeu, où elle travaille notamment sous la direction de Stuart Seide, Annie Mercier, Lazare, Julien Gosselin, Blandine Savetier, Stanislas Nordey, Alain Françon...

En parallèle, elle joue dans *Les Fâcheux* de Molière mis en scène par Hélène Babu, et se produit dans des performances de Guy De Cointet au Palais de Tokyo, aux Abattoirs de Toulouse et à la Fondation Lambert, tout en explorant des formes courtes qu'elle joue en solo dans des appartements. En 2017, elle est invitée au M-Museum de Louvain pour créer l'une des trois performances de *Bridegroom Suite - variations à partir d'un manuscrit post-mortem de Guy de Cointet-*, mêlant vidéo et jeu masqué.

Elle est l'une des actrices principales de *Trust Karaoké-Panoramique*, mis en scène par Maëlle Dequiedt, spectacle lauréat du dispositif Cluster mené par Prémises Productions; elle joue également dans *1993* de Julien Gosselin, Cie Si vous pouviez lécher mon cœur, et dans *Maladie ou femmes modernes* d'Elfriede Jelinek mis en scène par Mathilde Delahaye.

Les acteur·trice·s

Genséric Coléno-Demeulenaere Laszlo

Après une première formation d'acteur au DEUST théâtre de Besançon, il intègre l'École du Théâtre National de Strasbourg en 2014 (Groupe 43), où il travaille notamment avec Stanislas Nordey, Lazare, Blandine Savetier, Alain Françon... Il joue dans *1993* de Julien Gosselin, participe à la réalisation radiophonique de Pascal Deux *Blue sheets* de Norimizu Ameya (Théâtre de la Ville, septembre 2018) et se produira dans la prochaine mise en scène de Maëlle Poésy.

Marianne Deshayes Raiponce

Après deux années au Studio de formation théâtrale, elle intègre l'École du TNS (Groupe 43). Elle y travaille notamment avec Marc Proulx, Françoise Rondeleux et Thomas Bellorini, Stanislas Nordey, Stuart Seide, Laurent Sauvage, Annie Mercier, Blandine Savetier, Julien Gosselin, Alain Françon, Lazare, Roland Fichet, Claire Lasne-Darcueil, Bruno Meyssat, ainsi qu'avec Aurélie Droesch. A sa sortie, elle joue dans *1993* mis en scène par Julien Gosselin, *Les Terrains vagues* de Pauline Haudepin, *Les Indiens* mis en scène par Kaspar Tainturier, ainsi que dans *Bridegroom* (performance d'après un manuscrit de Guy de Cointet, mise en scène par Pauline Haudepin), et *Peter Pan* (concert-fiction radiophonique réalisé Christophe Hocké).

Paul Gaillard Sandman

Après une année au Conservatoire de Caen, en 2013 où il a travaillé notamment avec Laurent Hattat, Jérôme Handkins et François Rancillac, il intègre l'École du TNS où il rencontre Bruno Meyssat, Marc Proulx, Françoise Rondeleux et Alain Françon. Il collabore particulièrement avec avec Kaspar Teinturier (élève metteur en scène) sur deux de ses créations, *Trust* de Falk Richter et *Farewell Empire* (écriture de plateau autour du *Décameron* de Boccace). Il reprend le rôle de Bleu dans *Neige* texte d'Orhan Pamuk mis en scène par Blandine Savetier (tournée 2018 en Chine). On le retrouve dans *Grande Paix*, d'Edward Bond, mis en scène par Youjin Choi, ancien élève du Groupe 40 de l'École du TNS.

Dea Liane Colchique

Dea Liane commence tardivement le théâtre tout en terminant son master de recherche en Histoire à Sciences Po. Elle se forme tout d'abord auprès de Marc Ernotte au Conservatoire du 8^e arrondissement de Paris, puis intègre l'École du TNS en 2014. Pendant trois ans elle travaille avec divers metteur·e·s en scène, comédien·ne·s, chorégraphes, auteur·e·s : Stanislas Nordey, Marc Proulx, Stuart Seide, Annie Mercier, Roland Fichet, Lazare, Julien Gosselin, Alain Françon, Bruno Meyssat... Ses études au TNS lui permettent également de perfectionner sa pratique du piano, et de la faire dialoguer avec son travail d'actrice. Enfin, c'est encore au sein de l'École qu'elle rencontre Pauline Haudepin et toute l'équipe qui donnera naissance aux *Terrains vagues*. Depuis sa sortie en 2017, elle a joué au théâtre avec Falk Richter et Stanislas Nordey dans *Je suis Fassbinder*, Julien Gosselin dans *1993*, Mathilde Delahaye dans *Maladie ou Femmes modernes*, et tout récemment avec Paul-Emile Fourny dans *Amadeus* à l'Opéra-Théâtre de Metz.

Equipe artistique

Salma Bordes Scénographie, Costumes, Musique

Après un bac scientifique, elle se tourne vers des études d'Arts appliqués à l'école Duperré. Tout au long de sa scolarité elle suit en parallèle des études de musique au conservatoire du XV^e arrondissement. Elle obtient son CEM de violon en 2014 et entre la même année à l'École du TNS en section Scénographie-Costumes et à l'ENS de Cachan en Design. Au cours de sa formation au TNS, elle rencontre Rémy Barché et travaille avec lui sur *Stoning Mary* de Debbie Tucker Green, *Cœur Bleu* de Caryl Churchill, puis *La Truite* de Baptiste Amann. En septembre 2017 elle crée le décor de *La Mort de Tintagiles* mis en scène par Géraldine Martineau. Cette nouvelle collaboration se poursuit pour la création de *La Petite Sirène* au Studio théâtre de la Comédie-Française en novembre 2018. Elle conçoit pour lui les décors du *Traitement* de Martin Crimp créé en janvier 2018 à la Comédie de Reims et de l'opérette *Les P'tites Michu* d'André Messager créée en avril à l'opéra de Nantes. Elle collabore également avec des élèves de sa promotion, notamment avec l'actrice-auteure et metteuse en scène Pauline Haudepin, ainsi qu'avec plusieurs jeunes compagnies.

Solène Fourt Scénographie, Costumes

Solène Fourt débute le théâtre au sein de l'association Les Enfants Terribles. Avec cette jeune troupe de théâtre amateur elle participe à des tournées en itinérance pendant plusieurs étés. Elle suit une formation en Arts appliqués, puis poursuit ses études en design textile à Paris. Dans le cadre de cette formation, elle réalise un stage à l'Opéra Bastille dans l'atelier de décoration sur costumes. Désireuse d'acquérir un bagage théorique en esthétique théâtrale, elle entre en licence à la Sorbonne Nouvelle. Parallèlement, elle suit une formation à la marionnette au Théâtre Aux Mains Nues. En 2014, elle intègre l'École du TNS en section Scénographie-Costumes. Elle participe alors à plusieurs aventures théâtrales en tant que scénographe et costumière auprès de jeunes metteur-e-s en scène de sa génération : Maëlle Dequiedt, Pauline Haudepin et Kaspar Tainturier Fink. Pendant ces trois années, elle réalise un stage à l'ESNAM ainsi qu'à l'Académie de scénographie de Ouagadougou à l'occasion du festival des Récréatras. Elle a également co-réalisé la scénographie du spectacle *1993* mise en scène par Julien Gosselin. En sortant de l'École, elle a travaillé avec Moïse Touré, Léo Cohen-Paperman et actuellement avec Didier Ruiz.

Quentin Maudet Lumière

Dès le lycée, il participe à des ateliers théâtre et découvre ses désirs de création lumière. Il obtient un DMA Régie de spectacle Lumière au lycée Guist'hau à Nantes en 2014. Au TNS, étudiant en Régie Création il collabore avec les artistes associés comme Lazare (*Sur ses gardes, Nuit étoilée*), Julien Gosselin (*1993*, en tournée en 2018 et 2019) ou des élèves metteur-e-s en scène (*Trust - Babil au bord des villes - Faim, Soif, Cris - Les Terrains vagues*, en tournée en 2018 et 2019) et rencontre Stéphanie Daniel, Marion Hewlett, Laïs Foulc et Nicolas Joubert. En parallèle, il collabore régulièrement avec des compagnies rencontrées en Alsace (*Nature morte dans un fossé* mis en scène par Louise Bentkowski, *George Dandin* mis en scène par Coline Moser, l'Orchestre Universitaire de Strasbourg, dirigé par Corinna Niemeyer). En 17-18, il réalise la création lumière de *Tartuffe* de Molière mis en scène par Coline Moser, celle de *Anarchie en Bavière* de Rainer Werner Fassbinder mis en scène par Vanessa Bonnet et celle du *Mariage* de Witold Gombrowicz mis en scène par Julia de Reyke. Cette saison, il collaborera avec Anissa Daaou sur *La Liberté ou la Mort* ainsi qu'avec Aurélie Droesch sur *Burn Baby Burn*. Il mettra en lumière *L'Île des esclaves* de Marivaux mis en scène par Coline Moser, *Après la fin* de Dennis Kelly mis en scène par Antonin Chalon et *Hamlet* mis en scène par Roman Jean-Elie avec les élèves du CNSAD.

Camille Sanchez Musique

Elle s'intéresse tout d'abord à la programmation informatique et l'électronique industrielle. Passionnée également par l'image, elle décide de les lier à un métier artistique. Elle rentre en 2014 à Marseille en DMA technicien du spectacle vivant, option Lumière, où se renforce son envie de création dans le théâtre et autres arts vivants. Elle entre ensuite à l'École du TNS en section Régie-Création, où elle expérimente également les domaines du son et de la vidéo, avec notamment les spectacles *Trust Opus*, *Faim Soif Cris* et *Terrains Vagues*, mais où elle rencontre aussi Fabrice Murgia pour *Black cloud* et Thomas Joly pour *Richard III*. Elle sort en 2018 du TNS avec *1993* de Julien Gosselin. Elle collabore aux prochaines créations de Vladimir Steyeart et Arnaud Churin.

PENDANT CE TEMPS, DANS L'AUTRE SAISON...

Entrée libre

Réservation obligatoire
au 03 88 24 88 00 ou sur www.tns.fr
(ouverture des réservations un mois avant l'événement)

Samedis du TNS

LA VILLE, LA POLITIQUE, LES PEUPLES

Rencontre-débat avec Sophie Suma
enseignante- chercheuse à l'INSA de Strasbourg
Rencontre animée par Arnaud Tomès

Sam 17 nov | 14h | TNS, Salle Gignoux

Carte blanche à Blandine Savetier*

L'HOMME QUI VOULAIT ÊTRE UNE ÎLE

D'après *Le Livre noir* de Orhan Pamuk
Mise en espace Waddah Saab et Blandine Savetier

Jeu 29 et ven 30 nov | 20h | TNS, Salle Gignoux

Événements École

CARTES BLANCHES AUX ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DU TNS

Trois élèves du Groupe 44 (3^e année) ouvrent au public
le résultat d'un processus de création qu'ils auront mené
avec les élèves d'autres sections durant cinq semaines :

01, proposé par Aliénor Durand

Langue fourche de Mario Batista proposé par Romain Gillot

Lecture américaine proposé par Daphné Biiga Nwanak

Ven 30 nov et Sam 1^{er} déc | TNS, horaires en ligne

DANS LE MÊME TEMPS

SAIGON

Coproduction

Texte et mise en scène Caroline Guiela Nguyen

6 | 16 nov

Salle Koltès

RÉPARER LES VIVANTS

Texte Maylis de Kerangal

Mise en scène Sylvain Maurice

21 nov | 1^{er} déc

Salle Koltès

SPECTACLES SUIVANTS

THYESTE

Coproduction

Texte Sénèque

Mise en scène Thomas Jolly*

5 | 15 déc

Salle Koltès

* Artistes associé-e-s au projet du TNS